

Jules Guesde

Discours au Congrès général des organisations socialistes françaises

Paris, 3-8 décembre 1899

Partout où le prolétariat organisé en parti de classe, c'est-à-dire en parti de révolution, peut pénétrer dans une assemblée élective, partout où il peut pénétrer dans une citadelle ennemie, il a non seulement le droit, mais le devoir de faire la brèche et de mettre garnison socialiste dans la forteresse capitaliste !

Mais là où ne l'on pénètre pas par la volonté ouvrière, là où l'on ne pénètre pas par la force socialiste, là où l'on ne pénètre que par le consentement, sur l'invitation, et par conséquent dans l'intérêt de la classe capitaliste, le socialisme ne saurait entrer.

Par-dessus nos trop longues luttes et les animosités qui ont pu survivre aux efforts dépensés les uns contre les autres, je me reporte par la pensée à vingt années en arrière, lorsque nous étions unanimes à pousser les travailleurs à s'organiser en parti de classe, en leur disant : « *Quittez les états-majors bourgeois, qui vous ont divisés jusqu'à ce jour ; ne vous préoccupez ni de leurs couleurs politiques, ni de leurs divergences métaphysiques ou religieuses ; victimes de la société d'aujourd'hui ce n'est que sur vous-mêmes que vous pouvez compter pour en finir avec le vieux monde d'exploitation ; formez-vous sur votre terrain de classe, en parti politique distinct, et affirmez-vous contre la bourgeoisie oisive, comme classe représentant tout le travail et voulant demain constituer toute la société* ».

Si, lorsque nous tenions les uns et les autres un pareil langage, quelqu'un était venu nous dire : « *Cette séparation nécessaire des classes que vous prêchez au prolétariat, ce parti nouveau, cette politique nouvelle à laquelle vous l'appellez au risque de son travail, de son pain, du pain de la femme et des enfants, tout cela aboutira nécessairement* – Viviani a dit : « naturellement » – *à un portefeuille décerné à un des nôtres dans un gouvernement bourgeois* », vous vous seriez tous levés comme un seul homme pour crier à la calomnie, pour crier à l'insulte et pour affirmer que jamais parmi nous ne se rencontrerait un homme capable de confondre la lutte de classe avec la chasse au portefeuille.

J'ai donc protesté en votre nom à tous, camarades, et en protestant, j'avais à remplir un devoir : c'était d'oublier tout ce qui a pu nous séparer dans le passé pour ne retenir que ce qui nous avait réunis à notre point de départ, lorsque du Congrès de Marseille nous nous sommes tous mis en marche ; et je répète qu'aucun d'entre nous alors n'aurait admis la possibilité d'un partage du gouvernement central entre les deux classes nécessairement ennemies et je mets au défi un militant des vingt dernières de me donner un démenti.

Les raisons théoriques de l'impossibilité d'une collaboration gouvernementale des deux classes, vous les connaissez, ou vous les a dites et redites, et je n'imposerai pas aux socialistes qui m'écoutent une répétition au moins inutile. Je me permettrai, en revanche, d'appeler toute leur attention sur le côté expérimental de la question. Et je vous prie de croire tout d'abord que je n'apporte ici aucune animosité personnelle. Je suis le premier à le reconnaître, et j'ai déclaré sur tous les points de la France où depuis quatre mois j'ai été amené à porter la parole du Parti, je ne mets pas, je n'ai jamais mis en doute la bonne volonté, les intentions réformatrice du socialiste qui a accepté un portefeuille dans un ministère de la bourgeoisie. Réduite à une question de personne, la question n'aurait pas de raison d'être, et nous pouvons d'autant plus la dépersonnaliser que nous nous trouvons devant un homme que, loin d'accuser, je tiens pour une victime de la nouvelle méthode.

Mais plus je dépersonnalise la méthode, plus j'ai le droit de lui demander ce qu'elle apporte, ce qu'elle a la prétention d'apporter de force nouvelle au Parti socialiste. Eh bien, ce qui ressort tout d'abord d'une expérience de quelques mois et ce que personne ne peut contester, c'est l'impuissance absolue d'un socialiste égaré dans une majorité ministérielle bourgeoise. Il est, dans tout ce qui constitue le but du parti et de la classe qu'il représente, annulé, lui, l'homme de la transformation sociale, par la majorité de ses collègues qui sont, eux, nécessairement et obligatoirement, les hommes de la conservation sociale. Les quelques réformes qu'il peut aborder, les seules qu'il puisse réaliser par décret, ne sont même pas des miettes de réformes.

Cette impuissance en haut – et c'est là le plus grave – se double d'espérances en bas. Ah ! oui, quand on a appris qu'un socialiste arrivait au pouvoir, ça été d'un bout à l'autre du monde ouvrier une clameur de joie. N'était-ce pas l'aurore d'un jour meilleur ? Oui, on a repris confiance et les travailleurs se sont levés, ils sont sortis de leur sépulcre du Creusot, ils ont dans l'Est rompu le cordon sanitaire qui les tenait enfermés, ne laissant pénétrer jusqu'à eux, ni l'idée socialiste, ni l'idée syndicale. Leur tour était venu, puisqu'un des leurs était dans le gouvernement, et, au cri de : En avant ! ils se sont mis en marche. Mais la suite, la suite de ces espérances sans lendemain, comment l'envisager sans terreur ?

Confiantes dans le fait nouveau, les masses s'étaient dit qu'elles allaient pouvoir passer, elles et leurs revendications, et elles ont trouvé sur leur route la même gendarmerie, la même police, la même magistrature, la même infanterie ; la même cavalerie, et elles ont été dispersés, et elles se sont vues frapper, avec la même rigueur qu'autrefois par ce qu'on appelle la justice bourgeoise. Et il se trouverait quelqu'un pour admettre qu'un pareil état de chose, se prolongeant, ne serait pas la faillite, non plus provisoire, mais définitive du socialisme !

Mais qu'est-ce donc que le socialisme ? Qu'a-t-il donc dit partout et toujours au prolétariat ? Il lui a dit : « *Organise toi, transporte tes antagonismes de classes du terrain économique, où ils se perpétrent contre toi, sur le terrain politique, où ils peuvent seuls aboutir ; empare-toi du pouvoir, deviens maître de l'Etat. Alors, au lieu de subir la loi capitaliste, tu feras la loi socialiste ; alors la propriété patronale, qui n'existe que parce qu'elle a pour la maintenir toutes les forces répressives de l'Etat, cette propriété capitaliste qui t'écrase pourra et devra disparaître. Tu pourras la transformer en propriété sociale, comme la propriété féodale a pu être transformée en propriété bourgeoise par la Révolution du siècle dernier. Le jour où le pouvoir est à toi, tu seras libre ; le jour où le pouvoir est à toi, tu seras émancipé ; le jour où le pouvoir est à toi, ce sera fini de ta misère, de ta servitude. A toi les ateliers, les instruments de travail, les moyens de productions. Au lieu d'être la classe d'une autre classe, au lieu d'être l'esclave de la machine, tu seras avec la propriété sociale de la machine le maître de son*

produit ; tu domineras la production, dont tu n'es aujourd'hui que le jouet et la victime, et tu l'organiseras à ton usage. C'est le monde nouveau de liberté et d'égalité qui surgira, le jour où la bataille pour le pouvoir, au lieu d'être comme jusqu'à présent la défaite pour le prolétariat, se sera terminée en défaite de la classe capitaliste ! »

Et lorsque, après que vous lui avez laissé croire que, par un portefeuille accordé à l'un des siens, le socialisme avait réellement conquis le pouvoir, alors que c'est le pouvoir qui l'avait conquis, il se dresse pour vous demander les réalisations promises, il vous dit : l'heure est venue de payer, payez ! Et vous ne pouvez le payer qu'en charges de gendarmeries, qu'en mois de prison et qu'en amendes distribuées aussi généreusement sous un ministère où est annulée la volonté individuelle socialiste, que sous les ministères où le capitalisme était au complet ! J'affirme qu'un pareil état de choses, si l'on n'y mettait vite fin, amènerait la banqueroute irrémédiable du socialisme. Les travailleurs organisés se considérant comme dupes, les uns prêteront l'oreille à la propagande par le fait ; ils se diront : puisqu'il en est de mon propre parti de classe comme des autres partis politiques et que nous sommes condamnés à faire la courte échelle à quelques-uns, qui se servent de nos épaules pour se hisser au pouvoir, adressons-nous aux choses, n'ayant rien trouvé du côté des hommes. Les hommes les ayant trompés, ils n'auront plus de foi que dans les éléments, que dans la chimie révolutionnaire, et vous aurez recruté pour l'anarchie ! Quant aux autres, n'espérant plus rien, même de la chimie révolutionnaire, ils rentreront chez eux, décidés à se désintéresser de tout et de tous et à laisser faire, puisque plus ça change, plus c'est la même chose pour eux.